

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marie-Alice BONDALLAZ

Le Prince de Rhône : Sigismond, roi de
Bourgogne, partie III

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1943, tome 41, p. 265-272

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Le Prince du Rhône

Sigismond, roi de Bourgogne

Le soupçon est entré au cœur du roi et du père¹. Il y fait son chemin. Au matin, Sigismond sort de sa couche, le front couvert de nuages. Au repas de midi, devant la table couverte où les capucines mêlaient leurs petites âmes de feu à la pâleur Véronèse des poires, au cramoisi virginal des pêches d'espalier, au velours évêque des prunes allongées, éclairées par des candélabres aux bougies couleur de miel, il se retrouve en face de son fils. Encore ému de la scène avec sa marâtre, Sigéric a sans doute un éclair dans les yeux et ce pli hautain des sourcils qui le rend tellement pareil à sa mère, à son grand-père Théodoric et à toute cette race des Amales, que son père n'ose plus douter.

Quoi, la paix si chèrement gardée par lui dans son royaume, il serait possible que cet enfant, d'un geste, pût la détruire ?...

Coup sur coup, il vide la coupe, où les esclaves font couler des vins lourds et chargés d'alcool, mûris aux coteaux de sa Haute-Bourgogne, et qui mettent dans le sang un tel feu, que la raison n'y peut tenir.

Il boit, et regarde son fils.

Sigéric lève aussi le cratère profond que les sommeliers remplissent à mesure ; il regarde son père, mais sans le voir, car il regarde encore plus loin dans le passé l'image de sa mère, et plus il y songe, plus la colère noircit l'éclat de ses yeux verts, et plus son visage devient inquiétant.

« C'en est assez, crie à la fin le roi Sigismond, ton oreille n'entend plus mes paroles et ta langue alourdie ne peut plus me répondre. Va-t'en dormir, et disparaïs de ma vue ! »

¹ Les premières parties de cette évocation ont paru dans les *Echos* de juin-juillet et août-septembre.

En chancelant, Sigéric se jette hors de la salle et gagne son lit. Mais, dit Grégoire de Tours, « pendant qu'il dormait, on lui passa autour du cou un mouchoir noué sous le menton ; puis deux esclaves tirant chacun un pan du mouchoir, l'étranglèrent. C'était en l'an 522 ».

Quand ce fut fait, le père, se repentant trop tard, se précipita sur le cadavre de son fils et le pleura amèrement. Mais un prêtre qui se trouvait là lui dit : « Tu pleures à présent celui que tu as fait mettre à mort. Il n'a pas besoin de tes larmes, car il a reçu sa récompense au ciel, mais pleure sur toi, qui t'es rendu coupable de ce péché. »

Alors Sigismond, poursuivi par le remords, n'a plus un jour de relâche et s'en va jusqu'à St-Maurice, dans la chère Abbaye, fille de son cœur et sa prédilection.

Qui dira l'amertume de cette douleur poignante qui le mène à travers les rochers de la sauvage Agaune. Comme jadis Sigmund fuyant avec Siglinde, voilà que Sigismond fuit vers les solitudes, poursuivi par les Furies chrétiennes qui le prennent aux cheveux et le jettent aux pieds des autels de leur Dieu.

La royale Abbaye de St-Maurice, qu'il avait fondée naguère, le voit frapper à sa porte, en haillons, défiguré par les sanglots qui vident le cœur de sa chaude vie, en font un roc si dur, si lourd, que la tête se penche et que les pieds se traînent sous cette horrible pesanteur.

C'est en vain qu'il se livre aux plus humbles travaux du monastère, balayant le pavé des cuisines et portant l'eau dans des jarres pesantes qui l'éclaboussent et le meurtrissent ; que ses mains royales vont chercher dans le terreau du jardin potager les racines dont il se nourrira ; que chaque aurore le voit à genoux sur les degrés de l'autel où le Père Abbé officie, et lui servant la messe, comme le plus obscur des petits clergeons tonsurés, et qu'au « Mea culpa » il frappe sa poitrine : jusqu'au fond de l'église on entend les sanglots qui déchirent sa gorge quand il crie : « C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute. »

Les Eurynies ne sont pas satisfaites. Leurs griffes dans ses entrailles le tirent toujours plus loin, toujours plus

haut, dans la montagne, où la pente est si dure à gravir que les pieds saignent et se tordent.

Il s'arrête enfin, accroché comme un aigle mourant au-dessus du roc. L'ermitage de Vérossaz n'était qu'un replat sans nom dans la montagne. Il y fait bâtir un clocher et un toit ; il y fleurit plus tard des capucines et des pieds-d'alouettes.

On dit qu'il y a bien longtemps, cette montagne appartenait aux démons. Surgi de la profonde nuit des âges, un reptile énorme, aux mâchoires de loup, aux yeux de feu, aux ailes de chauve-souris, et se hâtant interminablement sur des pattes épaisses, courtes et griffues, sortait de la montagne et parcourait de nuit les villages des hommes, dévorant les petits enfants.

Une sorcière, antique prêtresse des dieux déchus, donnait aux hommes des conseils et des remèdes. Consultée sur les moyens de se défaire du monstre, elle dit qu'il fallait lui donner une vierge dans la fleur de l'âge et qu'alors apaisé il fuirait pour toujours avec elle.

Le sort tomba sur Mabilie, jeune fille de 17 ans, belle et parfaite, et qui garda tout son courage au milieu des cris et des pleurs dont ses compagnes tentaient de l'attendrir et de la détourner de l'épouvantable voyage. Elle était résolue à mourir pour le salut de tous et l'on sait que rien n'est fort comme un fragile courage de vierge.

Un vieux prêtre lui donna une petite croix trouvée au Champ des Martyrs. Elle la prit entre ses mains, et s'en alla toute seule dans la nuit attendre le monstre.

Il vint dans un affreux cliquetis de ses écailles, dardant une langue de feu, soufflant une haleine empestée. Mais la vierge leva sa petite croix qui brillait dans un rayon de lune, et le démon s'enfuit.

On vit ses grandes ailes battre le ciel vers la Dent du Midi, tandis que ses pattes accrochaient en passant le sommet des montagnes, en faisant choir une grêle de roches dont le plateau de Vérossaz fut couvert, et qu'on y voit encore.

C'est dans cette affreuse solitude que Sigismond se réfugia.

Il emmenait avec lui les deux petits princes qu'il avait eus de Constance : Gondebald et Ghislehard. En hâte il avait fui leur mère, pleine de ruse et de péché, qui par la méchanceté de sa langue, l'avait rendu, lui, meurtrier de son propre fils.

Ah ! comment regarder vers le ciel, avec une âme si noire et si lourde ? Alors, le père désespéré, prend dans ses bras les deux petits innocents, et partout il les emmène avec lui, les fait prier tout contre ses genoux et prosternés à terre, leurs petits fronts heurtant le pavé de l'église à côté de son front à lui, qui frappe à se briser.

Et, pourchassé par sa douleur, il prend leurs petites mains pleines et douces comme un fruit, et tièdes comme un cœur qui bat, dans sa forte main qui les serre.

Tous trois arpentent la montagne en priant tout haut ; et tout bas songeant : « Ah ! pourquoi notre frère si beau est-il mort, tué par des esclaves ? Il a tout emporté avec lui, le bonheur et la paix de notre maison, avec la joie de notre père. O mon Dieu, ayez pitié de nous tous ! » Et vaillamment, les deux petits princes prient et suivent les pas de leur père qui les mène aux processions en l'honneur des Martyrs, portant la lourde croix où flotte une bannière, pendant que les deux enfants tiennent pieusement les cordons de soie à glands d'or.

Cependant, Clotilde, reine des Francs, racontait à ses fils la mort de son père et de ses frères que Gondebaud, son oncle, avait fait mourir.

Alors ses fils regardent vers le sud et vers l'est, et voyant Sigismond, l'héritier de leur grand-oncle, accablé de douleur et tout entier à ses durs travaux de pénitence, oubliant d'être roi, pendant que Godemar, son frère, n'osait prendre sa place, alors ils jugent que le temps est propice à l'attaque, et ils envoient leurs ambassadeurs lui déclarer la guerre.

Sigismond se réveille. En hâte, il court à Lyon qui était une de ses capitales et là prend des mesures pour assurer la défense du pays.

Clovis avait eu quatre fils, dont les trois derniers étaient fils de Clotilde, l'aîné Thierry étant né avant le mariage du roi. Ce Thierry était doux, dit la chronique, et très beau, âgé de 35 ans alors, et le roi de Bourgogne lui fit

proposer sa fille en mariage, Suavegothe, la sœur de Sigéric. Il accepta cette offre et l'année même où ses frères attaquaient Sigismond, il épousait la princesse et ne prit point de part à la guerre.

Clodomir, Childebart et Clotaire fondirent seuls sur le pauvre royaume, et Sigismond trop faible fut vaincu.

Clodomir traînait avec lui, enchaînés, le roi de Bourgogne avec sa femme et les deux petits princes Ghislehard et Gondebald, tendres agneaux dont la misère touchait le cœur de tous ceux qui les voyaient. L'Abbé S. Avit de Micy dit à Clodomir, car c'est l'Eglise qui doit protéger la faiblesse, même royale : « O roi, c'est assez d'avoir vaincu ton ennemi, respecte sa vie qui est en ta puissance et ne fais pas mourir ses petits enfants, car si tu méprises ma parole, il te sera fait à toi comme tu auras fait au roi de Bourgogne, et à tes enfants comme à ceux du roi ! »

Clodomir se moqua avec des cris et de grands rires. Il sortit de la salle et tout courant s'en alla faire égorger Sigismond, la reine Constance et ses petits enfants. Puis il s'en fut jeter leurs cadavres dans un puits au fond de sa forêt de Coulmier.

Mais quand la nuit fut venue sous la sombre futaie, on vit une lueur flotter à la surface de l'eau dormante. Une lampe miraculeuse s'allumait ainsi chaque soir, et l'eau du puits guérissait les maladies, surtout la fièvre des petits enfants.

Cependant, désespéré du malheur de son frère, le roi Godomar à son tour avait pris les armes pour le venger et pour se défendre. Les rois de France et le roi de Bourgogne se rencontrent à Vézeronce, dans la Bresse actuelle, et luttent sans merci. Clodomir est toujours en avant, poussé par la fougue de son cœur, et les Burgondes, rusés, se mettent à pousser le cri des Francs : « Och, och, ô roi, nous sommes les tiens ! »

Trompé par ce cri, Clodomir s'élance au milieu d'eux ; il est aussitôt, entouré, éborgné ; et sa tête coupée est brandie au bout d'une lance, par un géant burgonde, à la face de l'armée des Francs. Quand ceux-ci aperçurent la longue chevelure dégouttante de sang qui brillait dans le soleil, ils reconnurent leur roi, et s'enfuirent en grand désordre.

Vaincus, Childebart et Clotaire s'en retournèrent à Paris où leur mère les attendait.

Dans le palais des Thermes où Clotilde menait sa vie de reine-veuve, elle avait pris le deuil de son fils premier-né avec une amère douleur. Il laissait trois enfants, et leur mère venait, à peine veuve, d'être prise en mariage par son cruel beau-frère Clotaire. Alors Clotilde emmena les petits princes orphelins pour les élever avec elle, dans ce palais royal (aujourd'hui le Musée de Cluny), celui-là même qu'avait tant aimé la mélancolie de l'empereur Julien.

Cependant, Clotaire avait appelé auprès de lui son frère, le roi Childebart, dans sa maison de la Cité, et tous deux ensemble décidèrent la mort des jeunes princes afin d'avoir leur héritage. Clotaire fit dire à la reine : « Envoyez-moi les enfants et je les ferai rois. » A demi consolée de l'atroce douleur qui l'avait accablée à la mort de son fils, Clotilde à ces mots sentit renaître un peu d'espérance. Elle dit aux messagers : « Si je vois les enfants de Clodomir sur son trône et régner à sa place, je croirai ne l'avoir pas perdu. »

Tout heureuse elle envoie les enfants à leur oncle, après les avoir fait manger et parer de leurs plus beaux habits.

Mais à peine arrivés au palais de la Cité, on éloigna leur suite et les rois envoyèrent à leur mère un messager avec des ciseaux d'or et une épée nue en disant : « Choisis pour eux. » Voir ses cheveux tondus, c'était pour un prince de cette race abdiquer tous ses droits. Folle de douleur, Clotilde cria : « J'aime mieux les voir morts que tondus ! » Et l'envoyé revint dire aux rois : « La reine consent qu'on les tue. »

Alors ils entrent dans la salle où étaient les enfants. A la vue des poignards dans les mains de leurs oncles, les pauvres petits princes courent à travers la chambre en criant de terreur. Clotaire parvient à saisir le plus jeune et lui plante son couteau dans le cœur. L'autre s'attachait aux genoux de Childebart en le suppliant de le sauver. Childebart, ému, dit à Clotaire : « C'est assez ! », mais Clotaire lui dit, tout en fureur : « C'est toi qui m'as poussé à cette action et maintenant tu recules ! » Alors Childebart, détournant la tête, arracha les petites mains qui s'attachaient à lui et Clotaire prit l'enfant par le bras et lui plongea son épée dans le flanc. L'un avait 6 ans, l'autre

7, et le dernier, qui avait 5 ans à peine, sauvé par sa nourrice, on ne sait de quelle manière, est devenu l'ermite saint Cloud.

Les assassins n'osèrent plus paraître devant leur mère, et s'enfuirent, l'un dans son royaume de Soissons, l'autre dans le voisinage. Clotilde fit prendre, dans le palais abandonné, les petits cadavres enfantins et les fit ensevelir au Mont-Lutèce (aujourd'hui Montagne Ste-Geneviève), conduisant seule le deuil des fils de Clodomir,

Les petits corps furent mis dans un sarcophage de pierre, près de celui de leur aïeul Clovis ; et la reine quitta Paris pour aller ensevelir sa douleur indicible à Tours, près du tombeau de S. Martin.

Dans la basilique Ste-Geneviève, le caveau royal resta pendant treize siècles inviolé. Mais la Révolution en dispersa les cendres.

Godomar vainqueur avait chassé les rois de France de ses Etats de Bourgogne. Mais il dut céder les fameux passages des Alpes au roi d'Italie Théodoric, depuis la Méditerranée jusqu'au cours supérieur du Rhône. Puis il garda la paix pendant 10 ans, de 524 à 534.

Alors ses trop puissants voisins de l'ouest se jetèrent de nouveau sur la Bourgogne, et Godomar fut assiégé dans Autun, où, malgré tout son courage, il dut capituler, et abandonner son royaume.

C'en était fait du premier royaume fondé par les Burgondes. Il n'exista plus que de nom, incorporé à l'empire des Francs, comme la Neustrie et l'Austrasie ; mais gardant tous ses caractères propres et jamais soumis au fond du cœur. Il accepta les rois étrangers et leur demeura fidèle surtout dans les combats, mais sans perdre l'espoir de la résurrection.

Quelques années plus tard, l'Abbé de St-Maurice, qui avait été l'ami du pauvre roi Sigismond, s'en vint chercher ses reliques en France, et les emporta dans le Valais, où l'on s'empessa de les ensevelir dans l'église de St-Jean l'Evangéliste, paroisse d'Agaune, et qui prit dès lors le nom de St-Sigismond. Des miracles nombreux se firent sur son tombeau, dans la crypte du sanctuaire. Il guérissait la fièvre, surtout celle des petits enfants, et ce pèlerinage était fréquenté de tous les points du monde.

Bien des siècles après sa mort, en 1365, l'empereur Charles IV de Luxembourg y vint en personne, et emporta le « chef » de Sigismond à Prague, où il fit bâtir une église à son nom pour le recevoir. Trois ans plus tard un fils lui naissait, à qui il donna au baptême le nom de notre saint, et qui devint le grand empereur Sigismond. C'est après lui que ce nom de Sigismond ou Sigmund est devenu si fréquent dans les marches de l'Est : on ne le trouve pas avant lui, ce qui prouve bien que notre saint roi et patron du Valais est le parrain de tous les Sigmund, Sigousch et Sigismond des rives du Danube à celles du Niémen.

M.-A. BONDALLAZ